

SPINOZA ET LEIBNIZ : HISTOIRE D'UNE RÉCEPTION COMPLEXE ET CONTRASTÉE

Thomas Detcheverry et Arnaud Lalanne

Université Bordeaux Montaigne

Comment les philosophies de Spinoza et de Leibniz ont-elles été lues, reçues et interprétées conjointement par les philosophes et scientifiques qui leur ont succédé, et de quelle façon le rapport de ces deux philosophies a-t-il été compris au cours de l'histoire ? C'est cette question qui anime l'ensemble des contributions inédites figurant dans ce collectif. Le problème porte ainsi, non sur la manière dont Leibniz a explicitement lu, compris ou critiqué Spinoza, ou sur la façon dont, au-delà des déclarations explicites du premier sur le second, l'historien de la philosophie contemporain peut de nos jours interpréter de façon originale le sens de ces deux philosophies, et du rapport qu'elles entretiennent l'une avec l'autre, mais sur *l'histoire d'une réception croisée* et de ses enjeux, variables selon les époques. Quelles tendances prédominantes et divergentes, peut-être fortement opposées, se dégagent de l'histoire de la réception de ces deux pensées ? Faut-il opposer irrémédiablement le spinozisme au leibnizianisme, et souligner les caractères définitivement irréconciliables de ces deux philosophies, comme l'ont pensé de nombreux historiens de la philosophie¹, ou bien faut-il, au contraire, les lire ensemble pour les rapprocher et en dégager les enjeux communs et partagés, sur fond d'un rapport similaire au cartésianisme, marqué tout à la fois par l'héritage et la critique ?

Comme le montre Mogens Laerke dans sa grande étude *Leibniz lecteur de Spinoza*, qui offre de nouvelles perspectives de recherche après

1. M. Laerke, *Leibniz lecteur de Spinoza. La genèse d'une opposition complexe*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 21-23.

les travaux de Ludwig Stein (1890)², de Georges Friedman (1946)³, de Elhanan Yakira⁴ et de Renée Bouveresse⁵, le point de vue de l'opposition a souvent prévalu tout au long de l'histoire de la philosophie au xx^e siècle pour décrire le rapport de ces deux grands rationalismes classiques. Ainsi, on a pu mettre en avant tant la constance avec laquelle Leibniz a critiqué Spinoza, et rejeté ses positions philosophiques principales, que les nombreuses séries d'oppositions conceptuelles avec lesquelles on serait tenté de décrire, et de réduire, le rapport entre les deux auteurs. À la *modération* leibnizienne s'opposerait la *radicalité* spinoziste ; au déterminisme souple du premier, compatible avec la liberté et la contingence, s'opposerait le déterminisme intransigeant du second, dénonçant comme illusion toute croyance envers la liberté de la volonté, au profit seulement d'une « libre nécessité » ; à la préoccupation du premier de réunifier catholicisme et protestantisme s'opposerait la violente critique du second de toute confusion entre théologie et philosophie, foi et raison, révélation et démonstration ; à la métaphysique monadologique pluraliste de l'un s'opposerait le monisme massif du second ; au Dieu créateur du premier, faisant passer par sa volonté, suivant un principe du meilleur, le « meilleur des mondes possibles » connu par son entendement, s'opposerait la substance absolument infinie du second, agissant et produisant toutes choses nécessairement, etc. Les séries de distinctions conceptuelles opposant terme à terme les deux auteurs, pourraient ainsi être multipliées, en physique, en métaphysique, en éthique, en épistémologie ou en théologie rationnelle.

Pourtant, un tel portrait général ne suffit pas à épuiser l'histoire de la réception de ces deux auteurs, les renversements inattendus des perspectives traditionnelles, les rapprochements et usages croisés qui ont pu en être faits, voire les rejets critiques motivés par l'imputation d'erreurs communes aux deux philosophes. L'on sait ainsi que des stratégies argumentatives opposées ont marqué l'histoire de la réception croisée de Spinoza et Leibniz, certains cherchant à disqualifier Leibniz, et les philosophies qui s'en réclament, en y pointant un spinozisme latent et non-assumé (c'est la stratégie de Lange contre Wolff), d'autres, luttant contre le spiritualisme dominant de leur époque, voulant au contraire

2. L. Stein, *Leibniz und Spinoza*, Berlin, G. Reimer, 1890.

3. G. Friedmann, *Leibniz et Spinoza*, Paris, Gallimard, 1975.

4. E. Yakira, *Contrainte, nécessité, choix. La métaphysique de la liberté chez Spinoza et Leibniz*, Zurich, Éditions du Grand Midi, 1989.

5. R. Bouveresse, *Spinoza et Leibniz. L'idée d'animisme universel*, Paris, Vrin, 1992.

réhabiliter Leibniz, en le dégageant de la philosophie de Descartes, dont le sens véritable conduirait au spinozisme (c'est la démarche de Foucher de Careil, contre Victor Cousin), d'autres, enfin, cherchant à réhabiliter Spinoza en le rapprochant de la philosophie de Leibniz-Wolff dominante (c'est le sens d'une partie de la réception allemande de Spinoza et de Leibniz au XVIII^e siècle⁶). Sans toujours déroger complètement à la prédominance du point de vue de l'opposition, des études récentes, dont celles qui figurent dans ce recueil, n'en dégagent pas moins la complexité des compréhensions croisées de Spinoza et de Leibniz, ainsi que la variabilité historique des usages de ces philosophies, et des controverses au sein desquels ils s'inscrivent et de leurs enjeux.

Trois époques différentes sont ici prises pour objet, et constituent les cadres historiques d'autant de contextes de réception distincts. Au XVIII^e siècle, la réception croisée de Spinoza et de Leibniz est marquée par l'*Encyclopédie*, et par le rapport d'influence, de rejet ou de reprise critique, que les Lumières matérialistes ont entretenu avec le rationalisme classique d'inspiration cartésienne. Comment les matérialistes du XVIII^e siècle ont-ils lu et compris Spinoza et Leibniz ? Les ont-ils réutilisés conjointement, rejetés, privilégiés l'un au détriment de l'autre, réduits l'un (Leibniz) à l'autre (Spinoza) ?

Au XIX^e siècle, Spinoza et Leibniz font tous deux l'objet de réinterprétations *philosophiques* originales (Hegel, Victor Cousin), mais aussi de relectures *scientifiques* de leurs œuvres (le statut de l'inconscient et des passions pour la psychopathologie naissante, la présence de notions mathématiques liées à l'infini dans leurs œuvres pour la réflexion de Cantor), et enfin d'une *réédition* importante (avec des textes inédits), celle de Foucher de Careil, qui ouvre de nouvelles perspectives pour l'étude croisée de ces deux auteurs. Pourquoi cette réédition a-t-elle fait événement du point de vue philologique ? Que nous disent les critiques de Spinoza et de Leibniz adressées par Hegel sur la compréhension de ces deux philosophes du rationalisme classique ? De quelle façon, enfin, Cantor a-t-il lu ces auteurs pour tirer une interprétation originale de leur théorie de l'infini mathématique ?

6. Voir par exemple les articles d'Anne Lise-Rey et de Pierre-François Moreau dans le volume suivant : R. Andrault, M. Laerke, P.-F. Moreau (dir.), *Spinoza/Leibniz, Rencontres, controverses, réceptions*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014, dont la cinquième partie comporte trois études sur l'histoire de la réception croisée de Spinoza et de Leibniz.

Au ^{xx}^e siècle enfin, ce sont les métaphysiques spinozistes et leibniziennes qui ont en particulier retenu l'attention de Deleuze ou de Borges, tous deux voyant dans certaines positions philosophiques communes spinozo-leibniziennes des matrices fécondes pour les problématiques contemporaines qu'ils pensent être celles de la philosophie ou de la littérature aujourd'hui. Quels enjeux esthétiques et littéraires présentent les « métaphysiques infinitistes » de Spinoza et de Leibniz ? Comment ont-ils été réinterprétés et réutilisés dans des contextes très actuels, en particulier par Deleuze ?

Les Lumières matérialistes du ^{xviii}^e, la science et la philosophie du ^{xix}^e siècle, la métaphysique contemporaine du ^{xx}^e, trouvent ainsi, dans les jeux d'échos et de renvois qui, tantôt opposent, tantôt rapprochent les philosophies de Spinoza et de Leibniz, des problématiques fécondes, des inventions conceptuelles importantes et réutilisables, voire des erreurs communes néanmoins remarquables et dignes d'intérêt. Ces lectures viennent complexifier le modèle trop simple d'une opposition générale et massive qui rendraient simplement irréconciliables ou « incompatibles »⁷ les philosophies de Spinoza et de Leibniz ; aux oppositions évidentes, qui font souvent diverger les deux auteurs, s'ajoutent des usages croisés, des rejets critiques fondés sur des objections communes adressées aux deux auteurs, ou des nuances apportées au contraste général qui ferait de l'un le symétrique inverse de l'autre.

Dans le premier volet consacré aux « réceptions de Spinoza et de Leibniz au siècle des Lumières », François Duchesneau analyse les « Schèmes » néo-leibnizien et néo-spinoziste en conflit dans la lecture critique que Diderot fait du « système de la nature » de Maupertuis. En effet, le nœud du problème vient du fait que Maupertuis reste dans le cadre hypothétique et « se refuse à l'extension du concept de nature autosuffisante au-delà d'une certaine appropriation d'un modèle néo-leibnizien du vivant combinant monade et corps organique », alors que Diderot souhaite généraliser à tout le système de l'univers ce schème spinoziste, d'un tout autosuffisant quasi-organique, c'est-à-dire d'une « nature autodéterminée qui déploierait, par sa seule puissance, les modes divers d'une organisation vitale omniprésente ».

Claire Fauvergue, quant à elle, s'interroge également sur la différence de traitement par Diderot des philosophies de Spinoza et de Leibniz

7. Voir l'important article de Belaval, « Leibniz lecteur de Spinoza », *Leibniz. De l'Âge classique aux Lumières*, Paris, Beauchesne, 1995.

dans les articles de l'*Encyclopédie* : si la réception de Leibniz est nuancée, celle de Spinoza est orientée dans le sens de l'hypothèse d'un monisme matérialiste, centrée sur la notion de substance unique.

Guillaume Coissard part de la notion de *radicalité*, introduite en 2001 par Jonathan Israel pour distinguer plusieurs tendances philosophiques divergentes au sein des Lumières⁸. La notion de « radicalité » renvoie ainsi à l'héritage spinozien, tandis que la philosophie de Leibniz offrirait une figure de modération, plus conciliante et moins « audacieuse ». Or, si Spinoza a souvent été opposé à Leibniz pour être une source historique des lumières matérialistes « radicales », par contraste avec les positions leibniziennes jugées plus modérées, se pose néanmoins la question de savoir si Leibniz n'a pas été interprété et utilisé positivement par les matérialistes du XVIII^e siècle. Guillaume Coissard étudie ainsi le devenir historique de la distinction leibnizienne entre les types de nécessité, ainsi que son hypothèse de l'harmonie préétablie, chez d'Holbach (penseur de la nécessité de la nature) et La Mettrie (penseur de l'homme-machine). Loin de n'être, aux yeux des matérialistes, qu'une figure modérée du rationalisme classique, par distinction d'avec le déterminisme et l'athéisme sans concession de Spinoza, la pensée de Leibniz n'a-t-elle pas fait l'objet d'usages « radicaux » par les Lumières matérialistes, peut-être contraires aux intentions originelles de sa philosophie propre ? Dans quelle mesure peut-on donc identifier la présence d'une *radicalité leibnizienne* dans la philosophie matérialiste des Lumières, et quel legs Leibniz leur a-t-il laissé, par rapport à Spinoza ?

Dans le deuxième volet consacré aux réceptions de Spinoza et de Leibniz au XIX^e siècle, Lucas Pétauud-Letang montre quelle place Hegel reconnaît à Spinoza et Leibniz, et quelle signification il confère à ces deux auteurs dans son « histoire de la philosophie », dont il affirme qu'elle ne constitue pas une discipline distincte de la philosophie comme science systématique, mais qu'elle se confond au contraire avec elle. L'histoire de la philosophie n'est en effet nullement réductible à une succession contingente de doctrines bigarrées, mais elle reproduit la succession logique du déploiement de l'Idée. Quelles places occupent Spinoza et Leibniz dans le déploiement temporel de l'histoire de la philosophie, isomorphe avec le développement logique et conceptuel du système ?

8. J. Israël, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la modernité (1650-1750)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

Lucas Pétuaud-Letang montre en quel sens, chez Hegel, le rapport de Spinoza et de Leibniz est un rapport de dépassement dialectique : la philosophie de Leibniz, fondée sur la prise en compte de l'individualité et de la singularité, ne pouvait venir qu'après celle de Spinoza, penseur de l'universel abstrait, parce qu'elle en surmonte les insuffisances, et en dépend ainsi quant à son engendrement.

Arnaud Lalanne, quant à lui, présente le double travail d'édition et d'interprétation par Foucher de Careil des écrits de Leibniz sur Spinoza. Sous la double influence du cartésianisme éclectique de Victor Cousin et du spiritualisme chrétien du P. Gratry, Foucher de Careil rassemble tous les textes où Leibniz semble « réfuter » Spinoza. Si l'accusation de panthéisme et de naturalisme matérialiste et athée à l'encontre de Spinoza relève des lectures « convenues » à cette époque, l'originalité de l'interprétation de Foucher de Careil tient au fait qu'il dérive les deux philosophies de Spinoza et Leibniz d'une réaction au naturalisme cartésien : pour Spinoza, il s'agit d'en faire un « cartésianisme outré » (selon les mots de Leibniz) et donc de montrer les dangers d'une radicalisation de la physique mécaniste ; pour Leibniz, il s'agit d'en faire une forme de « cartésianisme réformé », moyen d'éviter les erreurs du monisme spinoziste par la monadologie et celles du mécanisme cartésien par une dynamique fondée sur le « procédé infinitésimal » et les principes de l'harmonie.

Romain Hacques analyse la façon dont les psychologues du XIX^e siècle ont puisé dans les philosophies de Spinoza et de Leibniz pour élaborer leurs théories cliniques, et leur conception de la conscience et de l'inconscient. Comment Ribot et Janet ont-ils lu et réutilisé les théories spinozistes et leibniziennes de la conscience ou de la perception ? De quelle façon ont-ils en outre présenté Spinoza et Leibniz comme de véritables *figures*, pour structurer les problématiques, les arguments et les débats dans lesquels ils étaient pris ?

Mattia Brancato analyse quant à lui la lecture cantorienne de Spinoza et Leibniz, en prenant pour objet de son étude la notion d'infini entendue en un sens métaphysique et mathématique. L'infini métaphysique des classiques n'est pas le transfini mathématique de Cantor. On trouve ainsi, chez Cantor, une *critique* du refus spinoziste et leibnizien d'admettre des « nombres infinis ». Dans le même temps, Cantor reconnaît à Spinoza et à Leibniz le mérite d'avoir introduit une théorie correcte de la notion d'infini absolu et d'infini actuel. Peut-on

donc parler d'une influence de Spinoza et de Leibniz sur Cantor ? Y a-t-il au contraire prédominance d'un *rejet* cantorien des métaphysiques infinitistes classiques ? La lecture de Cantor, enfin, est-elle juste du point de vue tant de l'histoire de la philosophie que de l'histoire des mathématiques ?

Le troisième et dernier volet de ces études est consacré aux « nouveaux usages contemporains » entre le prisme deleuzien et l'approche esthétique et poétique de Borges.

Dans *Deleuze lecteur de Spinoza et Leibniz : éthique, puissance et limite*, Thomas Detcheverry montre, à partir de l'exemple particulier de l'éthique spinoziste, que l'originalité de la lecture de l'âge classique proposée par Deleuze dans *Spinoza et le problème de l'expression* tient à la fois au rapprochement constant opéré entre Spinoza et Leibniz, et à l'*usage croisé* que Deleuze en fait pour construire sa philosophie propre. En s'opposant à la physique géométrique et mécaniste cartésienne fondée sur les notions de grandeur, de figure et d'étendue, et en lui substituant une métaphysique de la substance, fondée, elle, sur une conception dynamique de la « puissance » ou de la « force », Spinoza et Leibniz permettent tous deux de formuler la problématique centrale de l'éthique immanente (excluant tout recours aux valeurs transcendantes du « bien et du mal ») que Deleuze veut construire : comment surmonter la *séparation* ou l'aliénation dans laquelle nous sommes vis-à-vis d'avec notre propre puissance, et comment, dès lors, *tendre vers la limite* de notre puissance, et aller ainsi jusqu'au bout de ce qu'on peut ? Mais se pose alors la question de savoir ce que peut bien signifier, chez Spinoza, « être séparé de sa puissance ». Comment Deleuze se propose-t-il de donner du sens à une expression aussi problématique pour la philosophie spinoziste, au moyen d'une interprétation conjointe de Spinoza et de Leibniz ?

Dans « Further considerations on the question of Deleuze's Neo-Leibnizianism », Mattia Geretto dégage l'importance du thème du néo-leibnizianisme chez Deleuze. Celui-ci, on le sait, donne une place importante à Leibniz dès son livre sur Spinoza, et amorce une seconde lecture de Leibniz en se proposant de relire sa philosophie comme un « système » fondé sur la notion de pli. Or, dans plusieurs textes, Deleuze présente implicitement sa philosophie propre comme un « néo-leibnizianisme ». Qu'est-ce qui distingue, dès lors, le « leibnizianisme » du néo-leibnizianisme ? Comment passe-t-on de l'un à l'autre, et quelles

transformations Deleuze apporte-t-il à la philosophie leibnizienne pour construire la sienne propre ? L'auteur montre que même si Deleuze n'a écrit son livre sur Leibniz qu'en 1988, le philosophe allemand n'en a pas moins joué un rôle crucial dans l'élaboration de la métaphysique de *Différence et répétition* et de *Logique du sens*. Ainsi, la « théorie des singularités » ou la « méthode de vice-diction » permettent de comprendre non seulement l'importance de l'usage de Leibniz dans la philosophie deleuzienne, mais en outre le contenu positif qu'il convient de donner à l'expression de « néo-leibnizianisme ».

Fernando Bahr et Griselda Gaiada montrent enfin comment la lecture de Spinoza et de Leibniz par Jorge Luis Borges lui permet d'illustrer sa conception originale de la métaphysique comme une branche de la « littérature fantastique » et des « belles lettres ». Cette approche esthétique semble esquiver le problème épistémique de la métaphysique, mais l'usage des philosophies de Spinoza et de Leibniz au cœur de la fiction elle-même produit un discours métaphysique à la fois libéré de l'anthropomorphisme théologique, animé néanmoins par un authentique « sentiment religieux » chez l'auteur de l'*Éthique* comme chez le philosophe des mondes possibles, des univers-miroirs et de l'expression universelle. La poétique borgésienne révèle ainsi autant de « théophanies », entre mêmeté et altérité pour l'homme face au divin.